

En Envoyé

revue d'histoire contemporaine en Bretagne

12

Hervé LE VOT



La Grande Guerre comme ascenseur social ? L'oncle Alexis Meuric
(1892-1958)

En Envoy

12



14 juillet 1919. Huile sur toile de Charles-Lucien Blumer. La Contemporaine: OR PE 480. Alexis Meuric sous l'uniforme du 10^e RAC, portant la Croix de guerre. Archives famille Le Vot.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans un strict cadre pédagogique, après autorisation sollicitée auprès de l'association *En Envoy*, l'histoire contemporaine en Bretagne. En conséquence, et conformément aux dispositions du code de la propriété intellectuelle, seule est permise l'utilisation pour un usage privé sous réserve de dispositions différentes, voire plus restrictives, du code de la propriété intellectuelle. Il est cependant interdit à l'utilisateur, en dehors de cet usage, de copier, modifier, distribuer, transmettre, diffuser, représenter, reproduire, publier, concéder sous forme de licence, transférer ou exploiter de toute autre manière les informations présentes sur le site enenvoy.fr. Dès lors, toute autre utilisation est constitutive de contrefaçon et sanctionnable au titre de la propriété intellectuelle, sauf autorisation préalable et écrite de l'auteur ainsi que de l'association *En Envoy*, l'histoire contemporaine en Bretagne, société éditrice d'*En Envoy, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*.

Les opinions exprimées dans cet article sont propres à leur auteur et n'engagent par l'association *En Envoy*, l'histoire contemporaine en Bretagne, éditrice d'*En Envoy, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*.

Pour citer cet article: LE VOT, Hervé, « La Grande Guerre comme ascenseur social ? L'oncle Alexis Meuric (1892-1958) », *En Envoy, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°12, Été 2018, en ligne. ISSN 2266-3916.

La Grande Guerre comme ascenseur social ? L'oncle Alexis Meuric (1892-1958)

Pour moi et mes petits cousins, Alexis Meuric est d'abord une fierté familiale. Pendant toute notre enfance, nous avons été imprégnés par l'histoire de cet oncle à la destinée si peu commune. Ce récit rapporté par nos grands-parents et nos parents, c'est celui d'un pilote de l'Armée de l'Air ayant le grade de commandant et ayant été élevé au rang d'officier de la Légion d'honneur. Bien entendu, il ne s'agissait là que de quelques bribes de récit, histoire fragmentée d'une vie visiblement hors du commun mais demeurant pour l'essentiel plongée dans les ombres du silence et de souffrances tues. Il est vrai que l'oncle que nous avons connu dans notre enfance et qui nous promenait dans sa 4 CV au début des années 1950 parlait peu de sa vie militaire, et encore moins de son vécu pendant la Grande Guerre. Nous savions juste qu'il était devenu pilote peu après l'Armistice et qu'il avait été plusieurs fois en Afrique du Nord. Mais tout cela ne permettait pas de reconstituer une carrière militaire de trente-cinq années.

C'est bien ce décalage entre une mémoire familiale aussi riche que volontiers hagiographique et une historiographie qui, au final, accorde peu de place à la Grande Guerre en tant qu'ascenseur social – ce qu'elle fut aussi pour un certain nombre de soldats, malgré les horreurs des tranchées – qui nous a poussé, incité aussi par quelques-uns de nos

cousins, à prendre le chemin des archives et entamer cette enquête. Car si la biographie d'Alexis Meuric intéresse bien au-delà du cercle familial, c'est en ce qu'elle témoigne du formidable accélérateur que la Première Guerre mondiale peut constituer pour quelques trajectoires sociales, exemples sans doute rares mais néanmoins bien réels et pour l'heure peu étudiés.

Pour nous aider dans cette entreprise, la documentation disponible est aussi disparate que parcellaire. L'enfance vécue à Lanvellec, petit village des Côtes du-Nord situé au sud-ouest de Lannion, nous est accessible par les souvenirs des témoignages de nos grands-parents et parents ainsi que par quelques archives familiales que nous détenons encore, les uns et les autres. Malgré d'immenses zones d'ombres et flagrants angles morts, ces sources nous permettent d'avoir une bonne idée de ce qu'a pu être sa jeunesse dans une famille pauvre et nombreuse du nord de la Bretagne. Elles permettent surtout de décrire un environnement qui ne prédispose en rien à un tel parcours professionnel. A partir du moment où il s'engage dans l'armée, le destin d'Alexis Meuric se laisse appréhender par un certain nombre de sources conservées dans des fonds publics d'Archives : dossier de carrière au Service historique de la Défense et de Légion d'honneur aux Archives nationales pour ne citer

que les ressources les plus évidentes¹. Il est malheureusement plus difficile de suivre sa trace après 1945, c'est-à-dire au moment de l'arrêt définitif de sa carrière d'aviateur à la suite de problèmes de santé. Seuls quelques souvenirs rédigés dans un carnet et encore aujourd'hui conservés par la famille, ainsi que de menues bribes du passé demeurées inscrites dans la mémoire de tel ou tel nous permettent de poursuivre l'enquête. C'est pourtant une histoire passionnante qui se dévoile alors, celle d'un retour forcé à la vie civile, période pleine de nostalgie mais qui témoigne également d'une ascension sociale peu commune.

Sortir du Rang

Si la trajectoire socio-biographique d'Alexis Meuric mérite d'être explorée, tout du moins au-delà du légitime intérêt que lui porte la mémoire familiale, c'est bien parce qu'elle témoigne d'une remarquable élévation. Né dans une famille pauvre de paysans de Lanvellec, Alexis Meuric sort progressivement du rang en s'engageant dans la carrière des armes, parcours qu'accélère la Grande Guerre.

L'enfance à Lanvellec

Alexis Meuric naît le 17 juillet 1892 à Lanvellec, dans une famille de laboureurs bretons. Son père Yves Marie Meuric et sa mère Marie

¹ Service Historique de la Défense (SHD) Vincennes : MEURIC, Alexis, AI 1 P 29165 1, commandant, 17/07/1892, Côtes-d'Armor / Lanvellec ; Archives Nationales (Arch. nat.), site de Fontainebleau, base Leonore de la légion d'honneur : Alexis Meuric : 19800035/180/23311 ; Archives départementales des Côtes d'Armor (Arch. dép. CdA) : 1T963. Fonds privés d'Alexis Meuric, 3 albums, un cahier journal (1947-1952).

Louise Huet se marie dans ce même village le 19 avril 1875. Yves Marie Meuric décède accidentellement le 11 juillet 1895 à la gare des Batignolles, à Paris, où il était employé des chemins de fer de l'Ouest. Il a alors 43 ans. Il laisse une veuve avec 8 enfants. L'aînée a 16 ans, et le benjamin 3 ans. Tout suggère donc dans la famille Meuric la difficile condition de ce prolétariat breton oscillant entre péninsule armoricaine et région parisienne, véritable diaspora contrainte de prendre la route pour subvenir à ses besoins². Avec la disparition du chef de famille, la situation empire, malgré la rente annuelle et viagère de 365 francs que Marie Meuric née Huet reçoit de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest³.

Les Meuric vivent donc difficilement. Néanmoins, cette famille ne paraît pas devoir faire grandement exception dans ces campagnes de Basse-Bretagne de la fin du XIX^e siècle. Rappelons qu'on y parle encore largement, et au quotidien, le breton, même si l'école gratuite et obligatoire permet d'introduire une pratique au moins rudimentaire du français. De ce point de vue, Alexis, qui maîtrisera parfaitement la cette langue du fait de sa réussite scolaire – nous y reviendrons – constituera une singulière exception dans cet environnement socio-culturel où la diglossie est au moins la règle, si ce n'est la norme⁴.

² Sur la question on renverra notamment à PERRONO, Thomas, « Les Bretons de Paris face au concept de diaspora », *En Envor, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°6, été 2015, en ligne. On en profitera pour souligner combien Yves Marie Meuric est caractéristique de cette polyactivité bretonne oscillant entre agriculture plus ou moins vivrière et emplois délocalisés, dans le milieu industriel et les services comme en région parisienne et au Havre, mais aussi dans les grandes fermes de la plaine de Beauce.

³ Archives privées Hervé Le Vot. Marie Huet, reçu de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest une rente annuelle et viagère de 365 francs.

⁴ Parmi de multiples références on renverra notamment à BROUDIC, Fañch, *La pratique du breton de l'Ancien Régime à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1995 et BROUDIC, Fañch *Histoire de la langue bretonne*, Rennes, Ouest-France, 1999.

Comme leur père, les enfants voient leur avenir dans l'émigration. Deux des filles Meuric, Françoise et Marie, partent ainsi après leur mariage en Amérique du Nord. La première avec Joseph Le Bihan, la seconde avec François Louargan. Elles s'établissent dans un premier temps au Canada. Mais au bout de quelques temps les Louargan s'installent aux Etats-Unis où ils font souche. Leur descendance s'y perpétue d'ailleurs toujours. La famille Le Bihan revient pour sa part en France. Célestine émigre quant à elle à Paris et épouse Gaston Choquart, un chauffeur de voiture de maître. Mélanie, qui veillait sur le petit Alexis, émigre au Havre – autre destination fort prisée des Bretons – comme cuisinière et y épouse le 29 août 1906 un natif de Lanvellec, Yves Marie Le Vot qui exerce en tant que premier chauffeur à la Compagnie maritime. Malheureusement, elle est veuve l'année suivante, son mari trouvant la mort le 16 juin 1907 dans un accident survenu dans le port de New-York. Mère d'un tout jeune bébé de deux mois, prénommé Louis, Mélanie se remarie avec Thomas Le Gac. Les garçons quittent également leur Trégor natal. Amédée est ainsi employé au célèbre cimetière du Père Lachaise, à Paris. Il épouse d'ailleurs la sœur de Thomas Le Gac, Marie, issue d'une famille nombreuse de Plouaret.

Le constat est évident : les membres de cette famille nombreuse quittent massivement le pays, situation qui n'est pas sans faire penser à la « promotion par l'exil » dont parle Pierre-Jakez-Hélias : « Klask o bara e lec'h all / Va chercher son pain ailleurs »⁵. Mais la rupture avec la « petite patrie » d'origine n'est pas complète, loin de là. On notera en effet que les alliances matrimoniales se nouent dans un espace restreint, au niveau du village ou des paroisses voisines. Mélanie se marie avec un « pays », puis se remarie avec un Plouaretais. Amédée convole avec la belle-sœur de sa sœur Mélanie. Françoise épouse un Vieux-marchois, Marie un garçon de Rostrenen, commune située un peu plus à l'extérieur du cercle habituel

⁵ Pierre-Jakez Hélias l'auteur du cheval d'orgueil, parle promotion par l'exil. HELIAS, Pierre-Jakez *Le Cheval d'orgueil Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, Plon, 1975.

mais à moins de 60 kilomètres de Lanvellec. Précisons d'ailleurs que la région de Rostrenen-Gouarec est celle de Bretagne qui compte le plus d'émigrés vers l'Amérique du Nord en cette période. Là encore, les trajectoires de Françoise et Marie Meuric témoignent donc d'une réalité sociale si ce n'est commune, au moins répandue. En revanche, dans ce milieu familiale rural et modeste, Alexis fait clairement figure de cas à part.

Il est le dernier de la lignée. Sa sœur Mélanie, plus âgée de 11 ans, le protège ainsi que l'avant-dernière, Soizic. La mémoire familiale rapporte que Mélanie porte son petit frère sur le dos et tient à la main Soizic pour aller garder l'unique vache, le seul bien de la famille. Mais Alexis développe rapidement une aptitude à apprendre, ce que repère le recteur de Lanvellec. Il vient même lui donner les premières notions de latin dans l'étable, « le seul endroit où il fasse bon ». Inscrit à l'école de Plouaret, Alexis Meuric y passe son certificat d'étude le 4 juillet 1905. Il est admis avec une note de 41 $\frac{3}{4}$ sur 70⁶. Sans doute s'agit-il d'une rupture décisive et structurante dans sa trajectoire, événement qui *a posteriori* ouvre bien des possibles et le distingue déjà du reste de son environnement familial.

Engagé volontaire

Comme ses frères et sœurs, il quitte Lanvellec. Néanmoins, Alexis Meuric fait un choix qui le distingue là encore clairement de celles et ceux partis à Paris ou outre-Atlantique puisqu'il fait sien la carrière des armes. Les archives de la Légion d'honneur et du Service historique de la Défense nous apprennent en effet qu'il commence sa carrière militaire dans l'artillerie, au 10^e régiment d'artillerie de campagne (RAC) tenant garnison à Rennes. Pourtant, c'est à Asnières, en région parisienne, qu'il contracte son engagement volontaire. Aucun document ne permet à notre connaissance d'expliquer pourquoi c'est là, et non à Guingamp, qu'il

⁶ Arch. dép. CdA : 1T963.

PRENOM	DATE NAISSANCE	DATE DECES	LIEU	CONJOINT	DESCENDANCE	NOM DES ENFANTS
Célestine Marie	04/03/1879	09/10/1930	Montescourt- Lizerolles (01)	Choquart Albert, Gaston, Alphonse	3 enfants	Alice, Albert, Lucien
Anne-Marie	19/03/1880	04/01/1948	Orléans	Hue Alfred	2 enfants	Louis, Marthe
Mélanie Marie	18/05/1881	févr-64	Plouaret	Yves Le Vot & Thomas Le Gac	2 enfants	Louis Le Vot Louise Le Gac
Marie	14/11/1883	1950 ou 1952 ???	USA	François Louargant	2 enfants	André, Francine
Lucien Marie	19/11/1884		Paris ?	Alphonsine L'Allain	2 enfants	Henri, Lucienne
Amédée Francis Marie	19/09/1889	27/11/1957	Clamart	Marie Le Gac	0	
Françoise (Soizic)	11/11/1890	30/05/1982	Orléans	Joseph Le Bihan	4 enfants	Liliane, Louis, Henri, Yvonne
Alexis	18/07/1892	03/02/1958	Orléans	Madeleine Guédeney	0	

Tableau 1 : Les enfants MEURIC né à Lanvellec (22), de Yves Marie Meuric et de Marie Louise Huet



*Rennes — Souvenir de la Fête des Fleurs
23 Char du 10^e d'Artillerie et Fin du Cortège*

débute sa carrière dans les armes, ni même pourquoi il choisit cette unité. Sans doute faut-il y voir un refus de cette condition de paria allié à un désir de rester en Bretagne...

Le 10^e RAC relève en effet de la 10^e région militaire, espace administratif qui couvre les départements des Côtes-du-Nord, d'Ille-et-Vilaine et de la Manche. Nous disposons de quelques documents photographiques et l'un de ces clichés nous montre Alexis Meuric en uniforme de maréchal-des-logis. Malheureusement, le manque d'études relatives à la composition sociale des régiments de l'armée française, et plus encore à cette arme réputée « savante » qu'est l'artillerie, nous empêche de replacer sa trajectoire dans une certaine forme de normalité statistique. Pour autant, le fait est désormais indéniable : Alexis Meuric est sorti du rang, ce qui le distingue à coup sûr de ses frères et sœurs. Certes, on sait que dans cette France de la Belle époque l'armée constitue un ascenseur social qui fonctionne efficacement et nombreuses sont les tranches de vie qui en témoignent. Etudiant le 47^e régiment d'infanterie (RI) tenant garnison à Saint-Malo, E. Le Gall s'est ainsi longuement attardé sur le parcours du capitaine Jean Cano, fils d'un paysan illettré de Quistinic, dans le Morbihan et devenu à la veille de la guerre capitaine au 47^e RI. Il réside d'ailleurs dans une de ces luxueuses « villas » du Sillon, la célèbre plage de Saint-Malo, ce qui à l'évidence dit bien la position de notabilité qui est devenue la sienne⁷. Bien entendu, Alexis Meuric n'en est pas encore là mais il n'en demeure pas moins que le statut de sous-

⁷ LE GALL, Erwan, *Une entrée en guerre. Le 47^e régiment d'infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914 – juillet 1915)*, Talmont-Saint-Hilaire, Editions CODEX, 2014, p. 30-31. Sur la question de la notabilité et du même auteur on renverra à « De la prosopographie dans le cadre d'une monographie régimentaire : l'exemple du 47^e régiment d'infanterie pendant la Première Guerre mondiale », in BOUGEARD, Christian et PRIGENT, François (dir.), *La Bretagne en portrait(s) de groupe. Les enjeux de la méthode prosopographique (Bretagne, XVIII^e-XX^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 303-314.

officier de l'armée française confère une réelle position sociale, bien distincte de la situation qui était la sienne à Lanvellec⁸.

Néanmoins, les raisons qui le conduisent à sortir du rang et à ainsi monter en grade demeurent encore incertaines. Trois éléments peuvent être avancés. Classiquement, il est à peu près certain que son niveau d'instruction secondaire est un facteur décisif, de même que le fait qu'il soit un militaire de carrière, ce genre d'opportunités étant plus rarement offert aux conscrits. Mais un troisième argument, sans doute plus surprenant, semble devoir également être avancé : sa maîtrise du breton. En effet, malgré la réelle progression du Français depuis l'instauration des lois scolaires, cette langue reste pour bien des conscrits, tout particulièrement ceux issus des zones les plus rurales, celle de tous les jours. Dans ce cadre, *le bilinguisme* et la diglossie parfaitement maîtrisée d'Alexis Meuric ont pu constituer un avantage décisif pour accéder à l'épaulette. Néanmoins, faute d'étude précise sur le recrutement du 10^e RAC, il est impossible d'être absolument catégorique sur ce point mais tout invite à penser qu'il s'agit là d'une hypothèse solide.

La Grande Guerre : un ascenseur ?

Au moment de la mobilisation générale, en août 1914, Alexis Meuric est toujours affecté au 10^e RAC. Vraisemblablement parti de Rennes avec les premiers contingents, il participe à toutes les grandes opérations du 10^e corps d'armée jusqu'à l'offensive du printemps 1915 en Artois : bataille de Charleroi puis de Guise, miracle de la Marne, *Course à la Mer...*⁹ Blessé en juillet 1915 à la cuisse droite par un éclat d'obus, ce qui là encore n'est statistiquement pas anormal quand on veut bien se

⁸ Pour un exemple particulièrement frappant, LE GALL, Erwan, *Une entrée en guerre...*, op. cit., p. 28-29.

⁹ Anonyme, *Historique du 10^e régiment d'artillerie de campagne pendant la Grande Guerre (1914-1918)*, Dinan, Imprimerie de l'Union malouine et dinannaise, 1920.

rappeler que l'année 1915 est la plus meurtrière du conflit¹⁰, son parcours connaît un coup d'arrêt momentané, avant de reprendre de plus belle.

Revenu de convalescence, Alexis Meuric est en effet envoyé en janvier 1916 au 106^e régiment d'artillerie lourde (RAL), unité ayant son dépôt à Fougères¹¹. Cette nouvelle affectation relance sa carrière. Après un stage de perfectionnement à Fontainebleau, il passe officier avec le grade de sous-lieutenant, puis obtient dans la foulée, après une formation, le brevet d'observateur. Méconnue, cette fonction mérite quelques commentaires tant elle dit bien l'évolution de l'armée française de la Grande Guerre, sa constante complexification, et l'importance grandissante du ciel¹². Les observateurs de reconnaissance et d'artillerie sont en effet embarqués sur des avions de reconnaissance ou de bombardement. Alexis Meuric officie en tant que tel d'octobre 1916 à novembre 1918, ce qui constitue une longévité remarquable. L'espérance de survie des personnels navigants de la Grande Guerre est en effet estimée à environ deux semaines, tout particulièrement en 1918, année la plus meurtrière pour les aviateurs. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour expliquer ce très lourd bilan : fiabilité toute relative des aéronefs et formation insuffisante des pilotes. D'ailleurs, les causes de pertes des personnels navigants sont dues pour les 2/3 aux accidents et, non pas aux combats aériens¹³. Or c'est là la double chance d'Alexis

¹⁰ COCHET, François, « Mourir au front et à l'arrière-front », in HOMER, Isabelle et PENICAULT, Emmanuel, *Le Soldat et la mort dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 27-40.

¹¹ Anonyme, *Historique du 5^e groupe du 106^e régiment d'artillerie lourde, campagne 1914-1918*, Paris, Librairie Chapelot, sans date.

¹² PORTE, Rémy et COCHET, François, *Histoire de l'armée française 1914-1918*, Paris, Tallandier, 2017.

¹³ LE ROY, Thierry, « Les aviateurs bretons de la Grande Guerre et leur image publique, 1914-1939 », communication prononcée le 14 mai 2014 lors du colloque *Les bretons dans la Grande Guerre. Vécu(s), Expérience(s), Mémoire(s), 1914-2014* organisé aux Ecoles militaires de Saint-Cyr Coëtquidan à Guer (Morbihan) et aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine à Rennes (Ille-et-

Meuric. Ce sont en effet ces chiffres effroyables qui sont à l'origine de l'appel d'air qui lui permettent d'obtenir son galon de sous-lieutenant. A n'en pas douter, si Alexis Meuric n'avait pas accédé à cette fonction d'observateur et était resté dans une position plus classique au sein du 106^e RAL, une arme beaucoup moins exposée que l'infanterie, alors ses opportunités d'élévation en grade auraient été bien moindres, le nombre de postes disponible étant nettement moins important. Ensuite, la seconde chance d'Alexis Meuric, insaisissable pour l'historien tant elle semble devoir s'affranchir de tout cadre explicatif, est son exceptionnelle longévité. Promu lieutenant en octobre 1918, il est décoré de la Croix de guerre et de six citations à l'ordre avant d'être élevé, en juillet 1919, au rang de chevalier de la Légion d'honneur. En moins de 10 ans, Alexis Meuric, modeste Breton de Lanvellec né dans une famille de paysans pauvres, parvient donc à décrocher son deuxième galon d'officier à la faveur d'une Grande Guerre qui, indéniablement, joue ici un rôle d'accélérateur de l'ascenseur social.

La Grande Guerre : une épreuve initiatique ?

Mais la séquence 1914-1918 n'est sans doute pas qu'un moment de fulgurante progression sociale pour « l'oncle Alexis ». La découverte des airs, la confrontation à un niveau d'adrénaline difficilement imaginable allié avec le prestige qui entoure ces « chevaliers des airs » définissent manifestement une autre rupture dans la carrière du Breton qui, dès lors, ne cessera de vouloir s'élever.

Vilaine). Pour de plus amples développements on renverra également à LE ROY, Thierry, *Les Bretons et l'aéronautique des origines à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002 et FACON, Patrick, *L'histoire de l'Armée de l'Air : une jeunesse tumultueuse*, Clichy, Larivière, 2004.

Devenir pilote

Nul doute donc que la spécialité d'observateur embarqué éveille en Alexis Meuric une vocation aéronautique. En juin 1919, il commence sa formation de pilote à Istres et en sort breveté au mois d'octobre suivant. Son brevet de pilote porte le numéro 18.282. A l'issue de sa formation initiale dans les Bouches-du-Rhône, il suit un cours de perfectionnement à Avord, dans le Cher, sur des appareils de bombardement et de reconnaissance.

Mais, là encore, la volonté d'Alexis Meuric ne peut expliquer seule sa remarquable ascension sociale. Ici, comme en bien des cas du reste, le contexte et les opportunités du moment sont un facteur décisif. L'importance de cette arme nouvelle qu'est l'aviation n'est plus à démontrer à la fin de la Première Guerre mondiale. Dès 1917, un règlement formalise la coopération interarmes entre la force aérienne d'une part, l'infanterie et l'artillerie d'autre part, et un aviateur peut désormais faire déclencher un tir de barrage au profit de troupes au sol¹⁴.

La signature du traité de Versailles ne change rien à cette nouvelle donne tactique, bien au contraire, même si le contexte budgétaire est évidemment beaucoup plus contraint que pendant le conflit, alors que l'effort de guerre prime tout ou presque. D'où le souhait des armées de se doter d'une aviation professionnalisée. Or c'est bien sous le signe d'un double mouvement contradictoire que doit se comprendre la poursuite de la carrière d'Alexis Meuric. D'une part l'armée française sort de la Grande Guerre et retourne sur le pied de paix, évolution qui se traduit par un vaste mouvement de suppression de régiments, notamment dans l'infanterie, et ce dès le début des années 1920. Mais d'autre part, injonction par ailleurs parfaitement contradictoire, la France doit maintenir intactes, malgré un budget en très forte chute, ses capacités opérationnelles, ce qui passe notamment par l'établissement d'une force

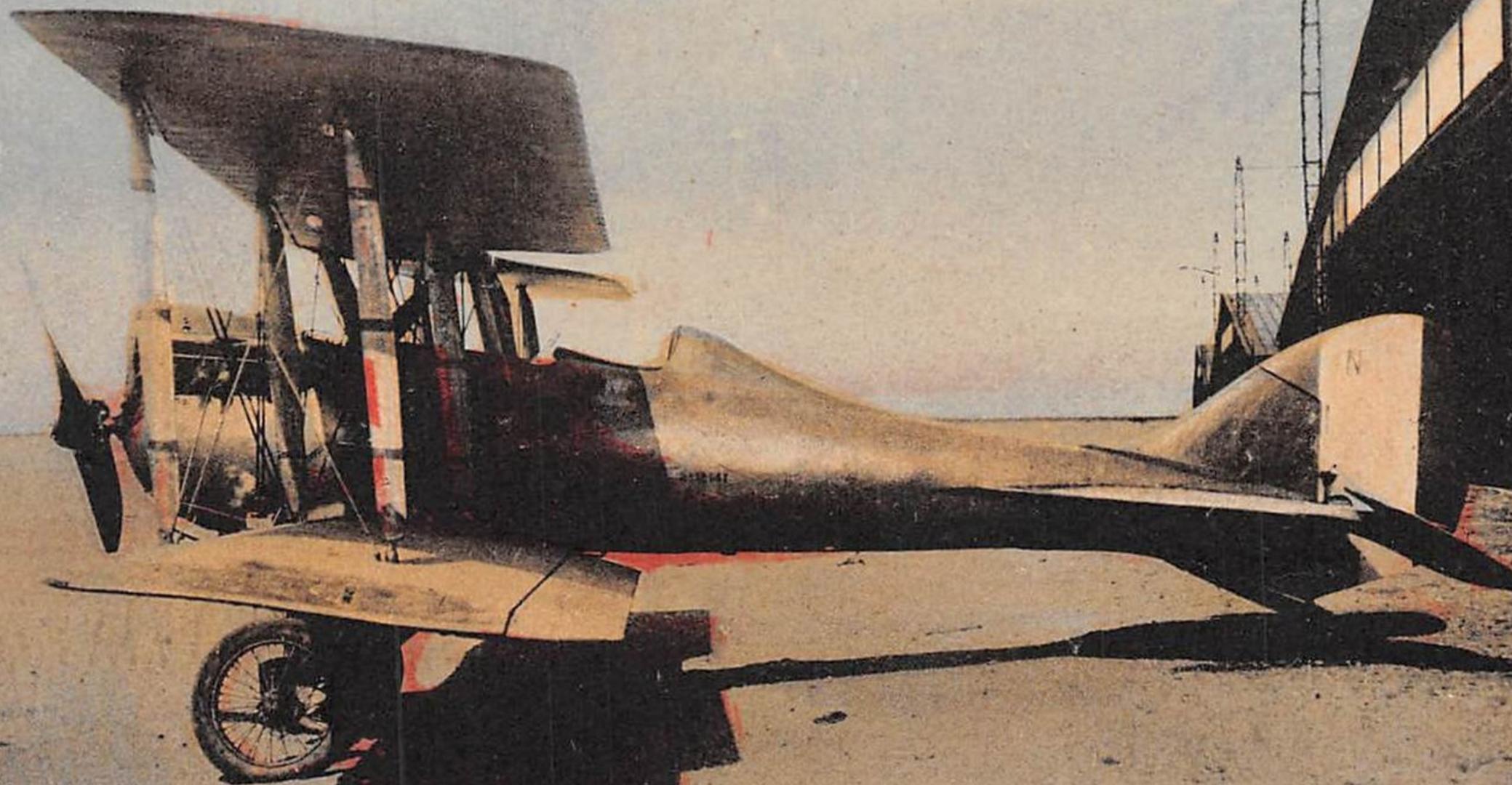
aérienne de qualité. En conséquence, ce sont autant d'opportunités qui s'ouvrent pour les militaires de carrière qui, comme Alexis Meuric, ne retrouvent pas la vie civile au sortir de la Grande Guerre mais au contraire poursuivent leur carrière dans le métier des armes.

Dans ce cadre, la date du 2 juillet 1934 créant officiellement l'Armée de l'Air consacre moins une rupture organisationnelle que l'institutionnalisation d'une adaptation aux réalités de la guerre moderne. Au sortir de la Première Guerre mondiale, l'aéronautique militaire reste en effet scindée en deux éléments, l'un dépendant de la Marine, l'autre de l'Armée proprement dite qui est alors uniquement de Terre. L'instauration d'une Armée de l'air autonome des deux précédentes est en définitive un parcours laborieux. Créé en 1928, le portefeuille du ministère de l'Air le dit parfaitement. Le 13 décembre 1930, ce maroquin est confié à Paul Painlevé. Malheureusement, l'instabilité ministérielle caractéristique du régime parlementaire de la III^e République rend rapidement cette nomination caduque et il doit céder sa place à la fin du mois de janvier 1931 (il retrouvera ce ministère pendant 6 mois entre juin 1932 et janvier 1933). Pour autant, ce bref épisode gouvernemental dit bien l'importance qui est alors accordée à l'aviation. Féru de technologie et très porté sur l'innovation, Paul Painlevé est en effet un poids lourd de la politique nationale. Ancien ministre de la Guerre et Président du Conseil en 1917, son *curriculum vitae* traduit le poids de ce maroquin ministériel et, plus encore, de l'arme aérienne¹⁵. En janvier 1933 c'est Pierre Cot, jeune étoile montante de la gauche radicale qui est nommé à ce ministère, qu'il retrouve ensuite à la faveur du Front populaire. Parmi les membres de son cabinet, on trouve notamment un ancien préfet de Châteaulin, un dénommé Jean Moulin... C'est dire donc si ce portefeuille est stratégique puisqu'on le confie à des hommes politiques de poids,

¹⁴ PORTE, Rémy et COCHET, François, *Histoire de l'armée française...*, p. 438.

¹⁵ Sur Paul Painlevé on renverra à ANIZAN, Anne-Laure, *Paul Painlevé, Science et politique de la Belle Epoque aux années trente*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

25. ISTRES-AVIATION — “Nieuport-Delage” d'école



Phot. Gouverneur, Istres

débute sa carrière dans les armes, ni même pourquoi il choisit cette unité. Sans doute faut-il y voir un refus de cette condition de paria allié à un désir de rester en Bretagne...

Le 10^e RAC relève en effet de la 10^e région militaire, espace administratif qui couvre les départements des Côtes-du-Nord, d'Ille-et-Vilaine et de la Manche. Nous disposons de quelques documents photographiques et l'un de ces clichés nous montre Alexis Meuric en uniforme de maréchal-des-logis. Malheureusement, le manque d'études relatives à la composition sociale des régiments de l'armée française, et plus encore à cette arme réputée « savante » qu'est l'artillerie, nous empêche de replacer sa trajectoire dans une certaine forme de normalité statistique. Pour autant, le fait est désormais indéniable : Alexis Meuric est sorti du rang, ce qui le distingue à coup sûr de ses frères et sœurs. Certes, on sait que dans cette France de la Belle époque l'armée constitue un ascenseur social qui fonctionne efficacement et nombreuses sont les tranches de vie qui en témoignent. Etudiant le 47^e régiment d'infanterie (RI) tenant garnison à Saint-Malo, E. Le Gall s'est ainsi longuement attardé sur le parcours du capitaine Jean Cano, fils d'un paysan illettré de Quistinic, dans le Morbihan et devenu à la veille de la guerre capitaine au 47^e RI. Il réside d'ailleurs dans une de ces luxueuses « villas » du Sillon, la célèbre plage de Saint-Malo, ce qui à l'évidence dit bien la position de notabilité qui est devenue la sienne⁷. Bien entendu, Alexis Meuric n'en est pas encore là mais il n'en demeure pas moins que le statut de sous-

⁷ LE GALL, Erwan, *Une entrée en guerre. Le 47^e régiment d'infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914 – juillet 1915)*, Talmont-Saint-Hilaire, Editions CODEX, 2014, p. 30-31. Sur la question de la notabilité et du même auteur on renverra à « De la prosopographie dans le cadre d'une monographie régimentaire : l'exemple du 47^e régiment d'infanterie pendant la Première Guerre mondiale », in BOUGEARD, Christian et PRIGENT, François (dir.), *La Bretagne en portrait(s) de groupe. Les enjeux de la méthode prosopographique (Bretagne, XVIII^e-XX^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 303-314.

officier de l'armée française confère une réelle position sociale, bien distincte de la situation qui était la sienne à Lanvellec⁸.

Néanmoins, les raisons qui le conduisent à sortir du rang et à ainsi monter en grade demeurent encore incertaines. Trois éléments peuvent être avancés. Classiquement, il est à peu près certain que son niveau d'instruction secondaire est un facteur décisif, de même que le fait qu'il soit un militaire de carrière, ce genre d'opportunités étant plus rarement offert aux conscrits. Mais un troisième argument, sans doute plus surprenant, semble devoir également être avancé : sa maîtrise du breton. En effet, malgré la réelle progression du Français depuis l'instauration des lois scolaires, cette langue reste pour bien des conscrits, tout particulièrement ceux issus des zones les plus rurales, celle de tous les jours. Dans ce cadre, *le bilinguisme* et la diglossie parfaitement maîtrisée d'Alexis Meuric ont pu constituer un avantage décisif pour accéder à l'épaulette. Néanmoins, faute d'étude précise sur le recrutement du 10^e RAC, il est impossible d'être absolument catégorique sur ce point mais tout invite à penser qu'il s'agit là d'une hypothèse solide.

La Grande Guerre : un ascenseur ?

Au moment de la mobilisation générale, en août 1914, Alexis Meuric est toujours affecté au 10^e RAC. Vraisemblablement parti de Rennes avec les premiers contingents, il participe à toutes les grandes opérations du 10^e corps d'armée jusqu'à l'offensive du printemps 1915 en Artois : bataille de Charleroi puis de Guise, miracle de la Marne, *Course à la Mer...*⁹ Blessé en juillet 1915 à la cuisse droite par un éclat d'obus, ce qui là encore n'est statistiquement pas anormal quand on veut bien se

⁸ Pour un exemple particulièrement frappant, LE GALL, Erwan, *Une entrée en guerre...*, op. cit., p. 28-29.

⁹ Anonyme, *Historique du 10^e régiment d'artillerie de campagne pendant la Grande Guerre (1914-1918)*, Dinan, Imprimerie de l'Union malouine et dinannaise, 1920.

rappeler que l'année 1915 est la plus meurtrière du conflit¹⁰, son parcours connaît un coup d'arrêt momentané, avant de reprendre de plus belle.

Revenu de convalescence, Alexis Meuric est en effet envoyé en janvier 1916 au 106^e régiment d'artillerie lourde (RAL), unité ayant son dépôt à Fougères¹¹. Cette nouvelle affectation relance sa carrière. Après un stage de perfectionnement à Fontainebleau, il passe officier avec le grade de sous-lieutenant, puis obtient dans la foulée, après une formation, le brevet d'observateur. Méconnue, cette fonction mérite quelques commentaires tant elle dit bien l'évolution de l'armée française de la Grande Guerre, sa constante complexification, et l'importance grandissante du ciel¹². Les observateurs de reconnaissance et d'artillerie sont en effet embarqués sur des avions de reconnaissance ou de bombardement. Alexis Meuric officie en tant que tel d'octobre 1916 à novembre 1918, ce qui constitue une longévité remarquable. L'espérance de survie des personnels navigants de la Grande Guerre est en effet estimée à environ deux semaines, tout particulièrement en 1918, année la plus meurtrière pour les aviateurs. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour expliquer ce très lourd bilan : fiabilité toute relative des aéronefs et formation insuffisante des pilotes. D'ailleurs, les causes de pertes des personnels navigants sont dues pour les 2/3 aux accidents et, non pas aux combats aériens¹³. Or c'est là la double chance d'Alexis

¹⁰ COCHET, François, « Mourir au front et à l'arrière-front », in HOMER, Isabelle et PENICAULT, Emmanuel, *Le Soldat et la mort dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 27-40.

¹¹ Anonyme, *Historique du 5^e groupe du 106^e régiment d'artillerie lourde, campagne 1914-1918*, Paris, Librairie Chapelot, sans date.

¹² PORTE, Rémy et COCHET, François, *Histoire de l'armée française 1914-1918*, Paris, Tallandier, 2017.

¹³ LE ROY, Thierry, « Les aviateurs bretons de la Grande Guerre et leur image publique, 1914-1939 », communication prononcée le 14 mai 2014 lors du colloque *Les bretons dans la Grande Guerre. Vécu(s), Expérience(s), Mémoire(s), 1914-2014* organisé aux Ecoles militaires de Saint-Cyr Coëtquidan à Guer (Morbihan) et aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine à Rennes (Ille-et-

Meuric. Ce sont en effet ces chiffres effroyables qui sont à l'origine de l'appel d'air qui lui permettent d'obtenir son galon de sous-lieutenant. A n'en pas douter, si Alexis Meuric n'avait pas accédé à cette fonction d'observateur et était resté dans une position plus classique au sein du 106^e RAL, une arme beaucoup moins exposée que l'infanterie, alors ses opportunités d'élévation en grade auraient été bien moindres, le nombre de postes disponible étant nettement moins important. Ensuite, la seconde chance d'Alexis Meuric, insaisissable pour l'historien tant elle semble devoir s'affranchir de tout cadre explicatif, est son exceptionnelle longévité. Promu lieutenant en octobre 1918, il est décoré de la Croix de guerre et de six citations à l'ordre avant d'être élevé, en juillet 1919, au rang de chevalier de la Légion d'honneur. En moins de 10 ans, Alexis Meuric, modeste Breton de Lanvellec né dans une famille de paysans pauvres, parvient donc à décrocher son deuxième galon d'officier à la faveur d'une Grande Guerre qui, indéniablement, joue ici un rôle d'accélérateur de l'ascenseur social.

La Grande Guerre : une épreuve initiatique ?

Mais la séquence 1914-1918 n'est sans doute pas qu'un moment de fulgurante progression sociale pour « l'oncle Alexis ». La découverte des airs, la confrontation à un niveau d'adrénaline difficilement imaginable allié avec le prestige qui entoure ces « chevaliers des airs » définissent manifestement une autre rupture dans la carrière du Breton qui, dès lors, ne cessera de vouloir s'élever.

Vilaine). Pour de plus amples développements on renverra également à LE ROY, Thierry, *Les Bretons et l'aéronautique des origines à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002 et FACON, Patrick, *L'histoire de l'Armée de l'Air : une jeunesse tumultueuse*, Clichy, Larivière, 2004.

Devenir pilote

Nul doute donc que la spécialité d'observateur embarqué éveille en Alexis Meuric une vocation aéronautique. En juin 1919, il commence sa formation de pilote à Istres et en sort breveté au mois d'octobre suivant. Son brevet de pilote porte le numéro 18.282. A l'issue de sa formation initiale dans les Bouches-du-Rhône, il suit un cours de perfectionnement à Avord, dans le Cher, sur des appareils de bombardement et de reconnaissance.

Mais, là encore, la volonté d'Alexis Meuric ne peut expliquer seule sa remarquable ascension sociale. Ici, comme en bien des cas du reste, le contexte et les opportunités du moment sont un facteur décisif. L'importance de cette arme nouvelle qu'est l'aviation n'est plus à démontrer à la fin de la Première Guerre mondiale. Dès 1917, un règlement formalise la coopération interarmes entre la force aérienne d'une part, l'infanterie et l'artillerie d'autre part, et un aviateur peut désormais faire déclencher un tir de barrage au profit de troupes au sol¹⁴.

La signature du traité de Versailles ne change rien à cette nouvelle donne tactique, bien au contraire, même si le contexte budgétaire est évidemment beaucoup plus contraint que pendant le conflit, alors que l'effort de guerre prime tout ou presque. D'où le souhait des armées de se doter d'une aviation professionnalisée. Or c'est bien sous le signe d'un double mouvement contradictoire que doit se comprendre la poursuite de la carrière d'Alexis Meuric. D'une part l'armée française sort de la Grande Guerre et retourne sur le pied de paix, évolution qui se traduit par un vaste mouvement de suppression de régiments, notamment dans l'infanterie, et ce dès le début des années 1920. Mais d'autre part, injonction par ailleurs parfaitement contradictoire, la France doit maintenir intactes, malgré un budget en très forte chute, ses capacités opérationnelles, ce qui passe notamment par l'établissement d'une force

aérienne de qualité. En conséquence, ce sont autant d'opportunités qui s'ouvrent pour les militaires de carrière qui, comme Alexis Meuric, ne retrouvent pas la vie civile au sortir de la Grande Guerre mais au contraire poursuivent leur carrière dans le métier des armes.

Dans ce cadre, la date du 2 juillet 1934 créant officiellement l'Armée de l'Air consacre moins une rupture organisationnelle que l'institutionnalisation d'une adaptation aux réalités de la guerre moderne. Au sortir de la Première Guerre mondiale, l'aéronautique militaire reste en effet scindée en deux éléments, l'un dépendant de la Marine, l'autre de l'Armée proprement dite qui est alors uniquement de Terre. L'instauration d'une Armée de l'air autonome des deux précédentes est en définitive un parcours laborieux. Créé en 1928, le portefeuille du ministère de l'Air le dit parfaitement. Le 13 décembre 1930, ce maroquin est confié à Paul Painlevé. Malheureusement, l'instabilité ministérielle caractéristique du régime parlementaire de la III^e République rend rapidement cette nomination caduque et il doit céder sa place à la fin du mois de janvier 1931 (il retrouvera ce ministère pendant 6 mois entre juin 1932 et janvier 1933). Pour autant, ce bref épisode gouvernemental dit bien l'importance qui est alors accordée à l'aviation. Féru de technologie et très porté sur l'innovation, Paul Painlevé est en effet un poids lourd de la politique nationale. Ancien ministre de la Guerre et Président du Conseil en 1917, son *curriculum vitae* traduit le poids de ce maroquin ministériel et, plus encore, de l'arme aérienne¹⁵. En janvier 1933 c'est Pierre Cot, jeune étoile montante de la gauche radicale qui est nommé à ce ministère, qu'il retrouve ensuite à la faveur du Front populaire. Parmi les membres de son cabinet, on trouve notamment un ancien préfet de Châteaulin, un dénommé Jean Moulin... C'est dire donc si ce portefeuille est stratégique puisqu'on le confie à des hommes politiques de poids,

¹⁴ PORTE, Rémy et COCHET, François, *Histoire de l'armée française...*, p. 438.

¹⁵ Sur Paul Painlevé on renverra à ANIZAN, Anne-Laure, *Paul Painlevé, Science et politique de la Belle Epoque aux années trente*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

quoi qu'aux trajectoires diverses (Marcel Déat, Guy La Chambre¹⁶...). Mais les convoitises au sein de l'institution militaire sont également fortes et Georges Leygues, nommé ministre de la Marine en 1932, place l'aviation embarquée sous le commandement de la Marine par un décret du 1^{er} avril 1933. On mesure tous les enjeux d'une telle décision lorsqu'on sait que l'aéronautique militaire répond auparavant à l'appellation de Forces aériennes de Terre. Ce texte est néanmoins d'un grand intérêt puisqu'il précise les objectifs assignés à cette nouvelle arme : « participer aux opérations aériennes, aux opérations combinées avec les armées de Terre et de Mer et à la défense aérienne du Territoire »¹⁷.

Evolutions de carrière

Officiellement née le 2 juillet 1934, l'Armée de l'Air est organisée en régions aériennes placées sous le commandement d'un Etat-Major. Les régiments d'aviation (RAv) prennent le nom d'escadrille et chacune est subdivisée en escadrons qui tiennent garnison dans des bases aériennes. Un uniforme spécifique est rapidement adopté pour les personnels de cette Armée de l'Air qui, en 1934, regroupe 1 250 avions dont 60% dédiés à l'observation, 28% à la chasse et 12% au bombardement¹⁸.

La carrière d'Alexis Meuric ne paraît pas pâtir de ces errements organisationnels. Affecté le 30 juillet 1923 au 12^e régiment d'aviation tenant garnison à Neustadt, dans les faubourgs de Strasbourg, il participe à l'occupation de la Ruhr, sur la rive gauche du Rhin à la suite du non-paiement par l'Allemagne des réparations prévues par le Traité de Versailles. Le 12^e RAv est formé de 3 groupes, chacun comprenant 4 escadrilles. Cette unité est dotée de Bréguet 14, puis de Bréguet 19 B 2 à

¹⁶ Guy La Chambre (1898-1975) député-maire de Saint-Malo de 1928 à 1940 et de 1951 à 1958). Ministre de l'Air du 18 janvier 1938 au 21 mars 1940.

¹⁷ LE ROY, Thierry, *Les bretons et l'aéronautique...*

¹⁸ *Ibid.*

partir de 1926. Seul accroc notoire dans le parcours d'Alexis Meuric, un accident d'avion survenu le 27 juillet 1927, quelques semaines après avoir été élevé au grade de capitaine. Blessé à l'épaule droite, il ne souffre manifestement d'aucune séquelle et jouit d'appréciations élogieuses de la part de son supérieur hiérarchique, le lieutenant-colonel Desprez de la Morlais, mais qui laissent toutefois entrevoir un fort tempérament :

« Passé Capitaine en Mars 1927 a bien commandé au cours de l'année son escadrille qu'il avait prise dans un état assez bas par suite de la mission rapide dont plusieurs chefs d'escadrille précédents. Officier d'un caractère un peu susceptible mais capable d'un bon rendement s'il est commandé avec tact. »

En novembre 1927, Alexis Meuric est affecté au 35^e RAv stationné à Bron, près de Lyon, toujours sur des avions Bréguet 19. Il y reste jusqu'en mai 1928, date à partir de laquelle sa carrière s'oriente vers des postes en Afrique du Nord, à l'exception toutefois d'une période assez courte de quelques mois où il est affecté à la Base aérienne du Bourget, au service central des travaux et installations. En mai 1928, Alexis Meuric est en effet transféré au 4^e groupe d'aviation d'Afrique, basé à Tunis, où il assure notamment le commandement de la 2^e escadrille d'octobre 1930 à décembre 1932. Ce groupe d'aviation prend le nom de 4^e escadre d'Aviation d'Afrique lors de la création de l'Armée de l'Air. Là, c'est visiblement principalement sur Bréguet 14 qu'il vole.

Loin de l'instabilité politique de la III^e République et des modifications d'organigramme au sein de l'Armée française, la carrière d'Alexis Meuric semble se dérouler au cours de ces années 1930 de manière aussi linéaire que calme. Les archives font certes ressortir un certain nombre de dates mais tout, en définitive, paraît indiquer une tranquille vie de garnison sous le soleil écrasant de la Tunisie. Information intéressante, c'est pendant son affectation au Bourget qu'Alexis Meuric est élevé au rang d'officier de la Légion d'Honneur, le 18 janvier 1935.

Cette même année, il se marie à Souinate, en Tunisie, avec Madeleine Guédeney. Née en Tunisie en 1911, dans une famille d'exploitants agricoles, Madeleine Guédeney est originaire par son père de Saint-Etienne (Loire) et par sa mère de Châtellerauld (Vienne). Une telle ascendance est très significative. En effet, Alexis Meuric se distingue encore une fois de ses frères et sœurs puisque c'est bien au-delà des frontières des Côtes-du-Nord que plongent les racines de son mariage. Le contraste avec le milieu social de départ de celui qui est né dans une modeste famille de paysans n'en est que plus flagrant...

La vie de famille n'empêche toutefois pas Alexis Meuric de poursuivre sa carrière. Il est ainsi nommé au grade de commandant en mars 1938 et prend la tête du Groupement mixte basé à El Aouina, en Tunisie¹⁹. En octobre 1938, il assure le commandement du 1^{er} groupe de la 25^e escadre aérienne. Cette unité de l'Armée de l'Air est dotée de 15 avions de bombardement Bloch 200 avec lesquels il exécute des missions de surveillance et de protection de convois en Méditerranée. Il semble également voler sur LeO-451, appareil entré en dotation à partir de 1938²⁰. En juin 1940, le 1^{er} groupe de la 25^e escadre aérienne effectue des missions de bombardement sur l'Italie. Mais contrairement à la séquence 1914-1918, la Seconde Guerre mondiale marque un coup d'arrêt brutal dans la carrière, et la trajectoire sociale, d'Alexis Meuric.

¹⁹ El Aouina est l'ancien nom de l'aéroport de Tunis, appelé aujourd'hui Tunis-Carthage.

²⁰ Lioré et Olivier LeO 451, appelé « LeO 45 », est un bombardier du constructeur français Lioré et Olivier, dont le prototype vola pour la première fois le 16 janvier 1937. Il entra en service dans l'Armée de l'Air à partir de 1938.

Coups d'arrêt

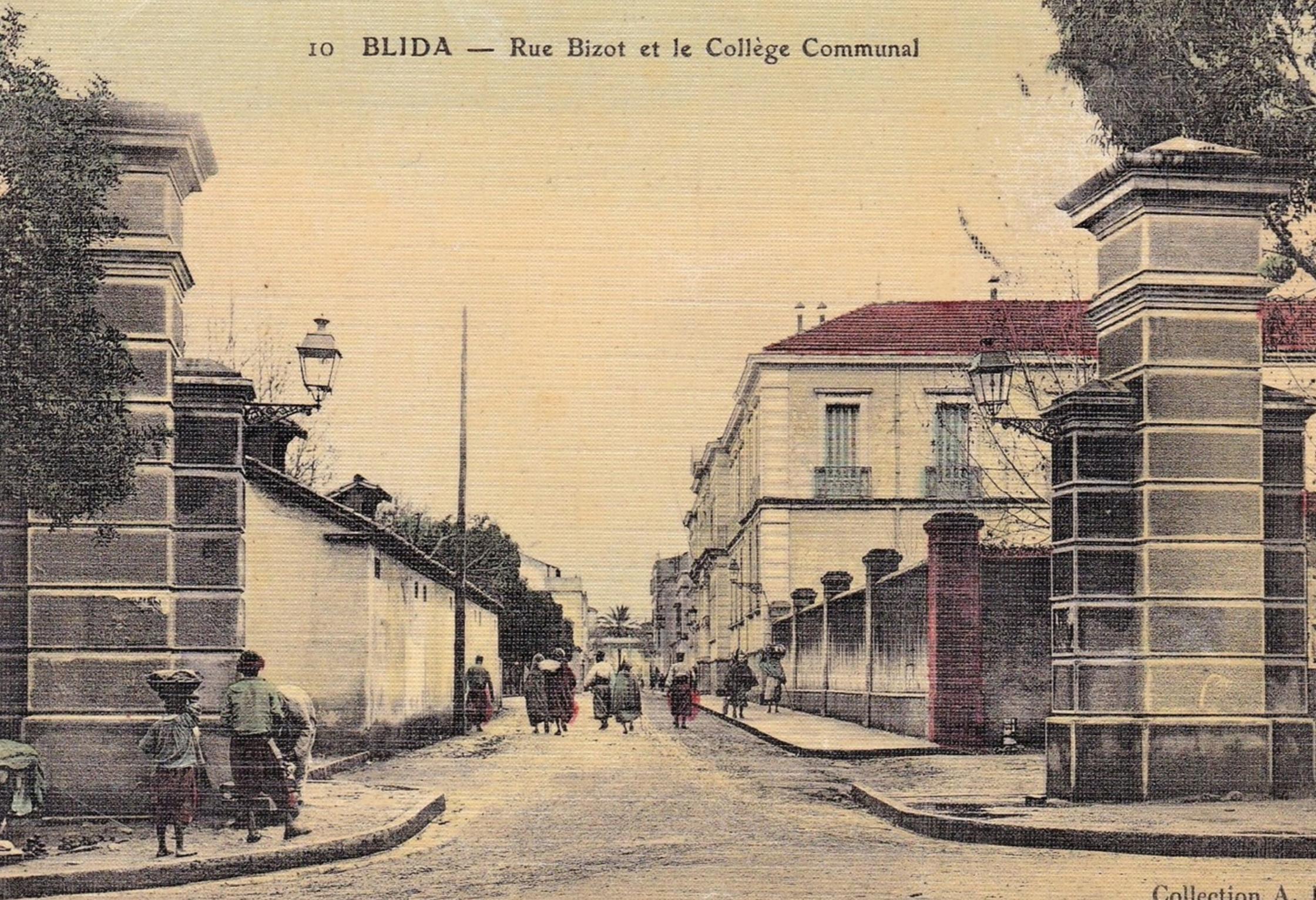
Le 1^{er} septembre 1939, le pilote breton, né dans une famille pauvre de Lanvellec, dans les Côtes-du-Nord, est promu commandant du groupe de Bombardement 1/25 stationné à El Aouina, en Tunisie. Quelques mois plus tard, le 11 janvier 1940, il est nommé adjoint au commandant du détachement de l'inspection technique en Afrique du Nord (AFN), poste qui est basé à Blida en Algérie. Directement rattaché à l'Etat-Major pour l'AFN, c'est là qu'il apprend la défaite de juin 1940.

La césure de juin 1940.

Stationné en Algérie, Alexis Meuric et ses compagnons d'armes n'ont pas à souffrir de la campagne de France et ne déplorent ni pertes ni dégâts matériels. C'est donc un potentiel militaire intact que réduit, quasiment à néant, la convention d'Armistice. Cette nouvelle mise sur le pied de paix, contrairement à celle faisant suite au traité de Versailles, sonne le glas de la carrière du pilote breton. En application d'une décision ministérielle datée du 11 août 1940 il est mis en congé du personnel navigant. Ce congé prend effet à partir du 20 septembre 1940 pour une période de cinq ans.

Revenu contraint et forcé à la vie civile, Alexis Meuric retourne vivre à Tunis, sans doute pour se rapprocher de sa belle-famille. Il garde néanmoins des contacts avec sa dernière affectation, à la Base aérienne de Blida. Il y est en effet convoqué pour une visite médicale en 1941. Pour autant, les archives peinent à traduire la réalité de son quotidien. Comment lui, l'ancien combattant de la Grande Guerre, perçoit-il le régime de Vichy dirigé par le maréchal Pétain ? Quelle opinion a-t-il des généraux Giraud et de Gaulle et mesure-t-il réellement la dimension

10 BLIDA — Rue Bizot et le Collège Communal



Collection A. I.

idéologique du conflit auquel il est contraint de ne pas participer ?²¹ Autant de questions auxquelles la documentation disponible ne nous permet malheureusement pas de répondre.

On sait néanmoins qu'après la Libération de la Tunisie, en 1943, Alexis Meuric reçoit l'ordre de réintégrer l'Armée de l'Air et sa base de rattachement à Blida, en Algérie. Mais cet ordre reste sans effet puisqu'à cette période commencent ses problèmes de santé, à savoir un emphysème qui l'oblige à une convalescence forcée. Déclaré inapte au personnel navigant à la fin de l'année 1944, il est admis à faire valoir ses droits à la retraite le 20 septembre 1945. C'est, à 51 ans, la fin de sa carrière d'aviateur militaire, au grade de commandant. Il est à noter que dans les années 1940-1950, la limite d'âge pour les personnels navigants était à 52 ans. Ils étaient donc maintenus comme personnel non navigant spécialisés (PNNS).

Retrouver la vie civile

Engagé volontaire en 1910, Alexis Meuric a 35 années de vie militaire derrière-lui lorsqu'il est contraint de baisser les armes. Il est bien entendu difficile de déterminer la puissance de l'ombre portée de la Grande Guerre chez celui qui espérait alors toujours reprendre une activité au sein de l'Armée de l'Air. Il n'en demeure pas moins que la trajectoire du pilote breton dessine un processus de sortie de guerre d'autant plus long qu'il est douloureux.

²¹ L'historiographie a bien démontré que plus un acteur est éloigné de la France métropolitaine, plus cet aspect de la Seconde Guerre mondiale est difficile à saisir. Pour une démonstration récente, se référer à POLLACK, Guillaume, « Résister sous les tropiques. Les réseaux de résistance en Indochine (1940-1945) », *European Review of History: Revue européenne d'histoire*, n°25 : 2, 2018, p. 295-311.

La belle-famille de « l'oncle Alexis » réside en Tunisie et son beau-père cherche à l'intéresser à la gestion de son domaine. Mais, et c'est là une autre rupture majeure avec son propre environnement familial, celui de ses parents paysans pauvres de Lanvellec, il ne se sent pas la fibre agricole. Retraité, il ne cherche finalement pas à reprendre une activité professionnelle. Devenu veuf au début de l'année 1947, n'ayant pas eu d'enfant, il vit au gré des saisons, en villégiature dans les Alpes-Maritimes en hiver, à Plouaret chez sa sœur Mélanie pendant l'été, à Paris ou à Orléans auprès de la famille Le Bihan à d'autres moments de l'année, mais ne se fixe jamais.

Nul doute qu'il ressasse la frustration de n'avoir pu continuer sa carrière militaire. Le fait de ne pas avoir de propositions d'activités professionnelles adaptées à ses capacités, à ses compétences, contribue à lui forger une attitude désabusée, résolument nostalgique. La perte de sa femme n'arrange rien et en fait un homme dépressif, comme en atteste sans ambiguïté ses notes inscrites dans le journal qu'il tient de janvier 1947 à août 1952 :

« J'ai bien pensé devenir fou, plusieurs fois depuis un peu plus d'un an et j'ai évidemment désiré la mort. Je la désire encore, mais un désespoir est moins déchirant. »²²

Dans ces pages, il fait état à plusieurs reprises de relations suivies à Paris avec une certaine M.T., mais cette relation est rompue au bout de deux années.

²² Extrait de son cahier journal (1947-1952), p. 10.

*
* *

Alexis Meuric décède des suites de ses maladies chroniques à Orléans le 3 février 1958, (quelques jours seulement avant le bombardement par l'aviation française du village tunisien de Sakiet Sidi Youssef). Il est inhumé à Plouaret, dans le caveau de la famille Le Gac-Meuric, là où le rejoindra sa sœur Mélanie quatre années plus tard, elle qui l'avait tant couvert dans son enfance. La mémoire familiale rapporte qu'avec beaucoup de respect, elle accueillait chaque été « son commandant » à Plouaret.

Une telle anecdote dit bien tout l'intérêt d'une enquête reconstruisant la vie d'Alexis Meuric, trajectoire qui termine à environ 5 kilomètres de son lieu de naissance. Cette apparente stabilité géographique souligne avec force le poids des racines mais peine, en revanche, à traduire les circonvolutions d'un parcours qui passe par Asnières, Rennes, les tranchées de la Grande Guerre puis Strasbourg, l'Allemagne, Lyon, la Tunisie et enfin l'Algérie. Pire, cette énumération de localités tait la remarquable ascension sociale d'un enfant issu d'une famille pauvre de Basse-Bretagne, devenu héros anonyme de la Première Guerre mondiale puis pilote et officier supérieur de l'Armée de L'Air. Et si cette trajectoire est aussi digne d'intérêt pour l'historien, c'est que la séquence 1914-1918 n'y fait pas office de coup d'arrêt, comme pour tant de poilus morts dans l'anonymat des tranchées, mais est au contraire synonyme d'accélération de l'ascenseur social. Là n'est du reste pas le moindre cadeau que nous lègue « l'oncle Alexis », une vision rare, et qui reste à approfondir, de cette Grande Guerre sur laquelle il reste tant à écrire.

Hervé LE VOT



Portraits d'Alexis Meuric. Archives famille Le Vot.

CHRONOLOGIE DES ETATS DE SERVICES D'ALEXIS MEURIC			
Date	Etats de Service	Grade distinctions	Observations
17/07/1892	Naissance à Lanvellec (22)		
29/10/1910	Engagé volontaire		
29/10/1910	Incorporé dans la liste du recrutement des conscrits de la classe 1910 de la subdivision de Guingamp,		
29/10/1910	10e d'artillerie		
24/09/1911	10e RAC- 2e canonnière 5e batterie	Brigadier	
01/10/1912	10e RAC- 9e Batterie	Maréchal des Logis	
04/08/1914	10e RAC- 26e Batterie	Maréchal des Logis	
13/07/1915	Blessé		Eclats d'obus à la cuisse droite
28/01/1916	106e D'artillerie Lourde- 4e batterie		
15/06/1916	Cours de perfectionnement à Fontainebleau		
15/08/1916	S/Lt à titre temporaire	S/Lieutenant	
01/09/1916	Elève observateur au G.D.E.		
11/09/1916	Breveté observateur		
13/10/1916	Escadrille F.208		
26/10/1916	S/Lt à titre définitif		
22/12/1916	Escadrille C.66		
11/02/1917	Escadrille C30		
04/03/1918	Escadrille SPA 283		
30/03/1918	Lieutenant à titre temporaire	Lieutenant	
26/10/1918	Lieutenant à titre définitif		
19/02/1919	Aviation d'Afrique		
24/06/1919	Elève Pilote, Ecole d'Aviation à Istres		
12/07/1919	Chevalier de la Légion d'Honneur	Chevalier de la Légion d'honneur	
24/10/1919	Breveté pilote d'aviation		
25/10/1919	Ecole d'aviation d'Avord		

01/03/1920	5e groupe d'ouvriers d'Aéronautique		
01/07/1920	Bordeaux (Ecole de perfectionnement des spécialistes de l'Aviation)		Certificat d'instruction technique
07/12/1920	37e Régiment d'Aviation		
30/07/1923	12e Régiment d'Aviation		
25/03/1927	Capitaine à titre définitif	Capitaine	
21/07/1927	Blessé en service aérien commandé		Chute d'avion en service commandé
06/11/1927	35e Régiment d'Aviation		
07/01/1928			
23/05/1928	Parc du 4e Groupe d'aviation d'Afrique		jusqu'au 06/02/1930
07/02/1930	4e Groupe d'Aviation d'Afrique Parc de la base aérienne 131- Classé EM particulier		
02/10/1930	Commandant de la 2e escadrille		jusqu'au 19/12/1932
01/10/1933	4e Escadre d'Aviation d'Afrique (réorganisation)		
01/01/1935	4e demie-Brigade Aérienne de Tunisie (réorganisation)		
19/01/1935	BA104 (Le Bourget) service centrale des Travaux et installations		
18/01/1935	Officier de la Légion d'Honneur	Officier de la Légion d'Honneur	
30/04/1935	Mariage avec Madeleine Guédeney à Zaghouan en Tunisie		
15/03/1938		Commandant	
19/03/1938	Groupement mixte d'El Aounia, commandant du groupement		
26/10/1938	25e escadre aérienne, commandant le 1er groupe		
12/01/1940	Cdt adjoint à l'inspection technique en Afrique du Nord. Affecté à la B.A. de Blida (Algérie)		Jusqu'au 08/08/1940
20/09/1940	Mise en congé du P.N.		Application de la DM du 11/08/1940
28/10/1943	Affecté E.M AFN, comme cdt administratif		Rappeler sous les drapeaux par mandat

22/01/1944	Remis en congé du P.N.		
14/02/1944	Démobilisé		
20/09/1945	Admis à faire valoir ses droits à la retraite		
01/01/1947	Décès de Madeleine Guédénéy		La date exacte du décès n'a pas été retrouvée (fin 1946 ou début janvier 1947 ?)
03/02/1958	DCD à Orléans		
CAMPAGNES		A,M, J	
25/10/1915	Allemagne (aux armées)	10m, 16j	du 02/08/1914 à 12/11/1915
10/09/1916			du 12/11/1915 à 31/12/1917
11/09/1916	Allemagne (aux armées)	4a, 5m, 21j	
31/12/1918			
01/01/1919	Allemagne intérieures (aux armées)		
19/02/1919			
19/02/1919	Algérie	3m, 12j	du 19/02/1919 au 30/05/1919
30/05/1919			
01/06/1919	Allemagne intérieure		
23/10/1919			
07/12/1920	Maroc en Guerre	3a, 1m	
21/06/1922			
22/06/1922	Maroc Territoire militaire	1a, 1m, 8j	
29/07/1923			
29/09/1923	Territoires Rhénans	1a, 3m, 18j	
04/05/1926			
02/11/1926	Territoires Rhénans	6m, 2j	
04/11/1927			
23/05/1928	Tunisie	3a, 3m, 29j	
20/01/1935			
02/08/1934	Allemagne (aux armées)	2a, 5m, 16j	
03/11/1938	Tunisie	6m, 27j	
02/09/1939	Contre l'Allemagne (aux armées)	11m, 18j	
	13 campagnes		

25/06/1940	El Aouina (Tunisie)	20/08/1940	
12/01/1940	Blida (Algérie)	08/08/1940	

DECORATIONS
Officier de la Légion d'honneur
Croix de Guerre (1914-1918)
Médaille de la victoire
Commémoration de la Grande Guerre
Officier du Nicham Iftikar Tunisien

CITATIONS
2 citations à l'ordre de l'Armée
1 citation à l'ordre du Corps d'Armée
1 citation à l'ordre de la Division
1 citation à l'ordre du régiment